



GAILDRAU

Il fit place aux deux femmes. — Page 142.

lez que je vous dise tout. Vous devez donc vous attendre à être fatiguée de mes détails frivoles. L'incident que je viens de vous dire a fait une profonde impression sur moi. L'image de l'étranger fut pendant toute la journée présente à mon esprit; je m'imaginai qu'il y avait quelque chose de sincère et cependant de respectueux, quelque chose de fervent et cependant d'inoffensif dans ses manières avec moi, quand il me saisit la main pour la presser. Mais j'ai oublié de vous donner une idée de son extérieur. Il est jeune, grand, élancé, et il a le teint brun, il semble étranger, ses yeux sont noirs et vifs, et ses lèvres sont ornées d'une fine moustache. Sa démarche est élégante, et ses manières sont évidemment celles d'un gentleman.

— Et son nom? dit Ellen, il vous l'a dit, sans doute?

— Il ne m'a jamais dit un seul mot, répondit Catherine avec le plus grand sérieux. Nous n'avons pas échangé une seule parole; je crois même avoir été suffisamment imprudente en lui permettant de me toucher la main. Cependant, je ne pouvais pas l'en empêcher, il l'a prise si brusquement!

— Et vous n'avez pas échangé un seul mot, dit Ellen? mais il vaut mieux que les choses soient restées ce qu'elles paraissent être. Je vais tout à l'heure vous donner un conseil; mais continuez votre récit.

— Il ne me reste que peu de chose à dire, répondit Catherine avec un soupir. Le lendemain matin je le vis encore, il y a trois jours de cela, et il m'aborda avec l'intention évidente de me parler. Mais je pressai le pas et il s'arrêta. Quand je fus à quelque distance, je regardai derrière moi. Il était encore à l'endroit où je l'avais laissé. Il vit que

m'étais retournée, car, — mais non, je ne puis pas vous dire l'indiscrétion dont il s'est rendu coupable, il me peine d'y penser, et peut-être lui-même en sent-il toute l'inconvenance, — je ne l'ai point revu depuis.

— Au nom du ciel, qu'a-t-il fait? demanda Ellen, surprise de l'air sérieux que prenait son amie.

— Voulez-vous que je vous le dise? fit Catherine; oui, je dois tout avouer: il m'envoya un baiser avec sa main.

— Si je ne craignais pas de blesser vos sentiments, je rirais aux éclats, Catherine, dit Ellen, je m'attendais à quelque découverte mortifiante, et je trouve que la seule faute qu'ait commise votre beau monsieur, est une déclaration muette et délicate de son attachement. Mais, à vous parler franchement, si vous avez le moindre sentiment d'intérêt pour ce bel étranger, il faut vous laisser aider par les circonstances. Ces rencontres romanesques, chère Catherine, sont faites pour remplir votre jeune cœur d'espoirs qui peuvent être cruellement déçus. S'il éprouve réellement un sentiment de tendresse pour vous, il trouvera les moyens de vous le faire savoir d'une manière plus satisfaisante, sinon plus intelligible. Ce sera alors à vos amis de s'assurer qui il est. Pour le présent, je ne puis pas, comme je vous veux du bien, vous conseiller de courir la chance de le rencontrer comme vous l'avez fait. Je suis heureuse que vous m'ayez confié ce secret, et je le garderai fidèlement. Mais, oh! je connais trop intimement le monde pour traiter légèrement un sujet qui vous touche. Cela concerne peut-être déjà, jusqu'à un certain point, votre bonheur. Plus que jamais je désire maintenant que vous passiez quelques jours avec moi à Markham-Place. Si votre

étranger désire réellement vous connaître davantage, si ses vues sont honorables et ses prétentions possibles, il aura bientôt pris sur vous des renseignements à la ferme. M. Bennet saura alors comment agir; jusque-là, il n'est pas nécessaire de parler de cette affaire soit à lui, soit à sa femme.

Le tendre intérêt du sujet avait si complètement absorbé toutes les autres idées dans l'esprit de Catherine, que, n'étant plus retenue par l'extrême timidité qui l'avait conduite dans la partie obscure de la chambre pour ôter ses vêtements, elle sortit de sa cachette derrière le rideau, et s'approcha peu à peu d'Ellen pendant que cette dernière lui donnait ses affectueux conseils.

La scène était alors des plus touchantes.

Dans le large fauteuil était étendue la jeune femme; ses cheveux abondants n'étaient pas encore arrangés pour la nuit; ils tombaient en flots onduleux sur ses épaules d'ivoire, et formaient comme une draperie noire dans laquelle se détachait son cou, dont la blancheur éblouissante et les gracieux contours formaient un spectacle enchanteur, tandis qu'une mèche de ces mêmes cheveux, détachée de la masse et plus fortunée que ses compagnes, tombait sur un sein éclatant, qui se révélait sans crainte dans cette chambre sanctifiée.

Et, debout devant la jeune femme, les yeux baissés et les joues animées de vives couleurs, la jeune vierge, dont les bras blancs soutenaient les vêtements sur son sein, dans cette attitude charmante que tant de grands maîtres se sont plu à dessiner dans leurs représentations plastiques de la beauté féminine.

On eût dit que Vénus, la reine des Amours, trônait dans la voluptueuse négligence du